

L'Œilletton

N°2



L3 Lettres



SPONSORS DU FESTIVAL



CHAMPAGNE
ROBERT THOUMY

Wallonie - Bruxelles
International.be

Radio
ALBIGÉS
95.4 et 104.2 FM



LE MAG DU CINÉ
FIRE WRITE WITH ME

HÔTEL ★★★★
LAPÉROUSE
PISCINE & JARDIN
AU COEUR D'ALBI

HOTEL
du PARC

iOBURU

m
T
musée
TOULOUSE-LAUTREC
ALBI-TARN
L

**média
tarn**

les Mousquetaires

cubevents

LA PANGEE

CA
NORD
MIDI-PYRÉNÉES
NOTRE TERRITOIRE
VOTRE AVENIR



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Consulat général de Suisse à Marseille

Occitanie
Pyrénées - Méditerranée

CGR
CINEMAS

ina

ibis
HOTELS

**100%
RADIO**
Les tubes et l'info

TARN
LE DÉPARTEMENT

Un Coin Sur Terre

Scène
Nationale
d'ALBI-Tarn
SNA

**ÉCRAN
NOIR**

ISOREP
RÉPERTOIRE

**NEW
BOX**

SOMMAIRE

Edito.....	4
Article sur les films initiatiques.....	5
Article sur la librairie du festival.....	6-7
Reprises.....	8
• <i>Nino</i>	9-10
• <i>L'Épreuve du feu</i>	11-12
• <i>Intérêt d'Adam</i>	13-14
Films hors-compétition.....	15
• <i>La Condition</i>	16
• <i>Véronique</i>	17
Films en compétition.....	18
• <i>L'engloutie</i>	19
Le saviez-vous ?.....	20-21
Cérémonie d'ouverture	22
La programmation d'aujourd'hui.....	23



EDITO



Chers lecteurs, chères lectrices,

Après l'ouverture du premier numéro, nous entrons dans une étape plus exigeante. L'*Œilleton* n'est plus seulement une curiosité indiscrete : il devient un instrument de précision, une lame fine qui découpe le réel en fragments plus nets. Ce deuxième numéro est une invitation à aiguiser notre perception, à ne pas se contenter de l'évidence. Car derrière chaque texte, chaque image, il y a une nuance, une irrégularité, une petite résistance qui mérite d'être scrutée.

Hier, nous avons ouvert les portes de notre magazine avec enthousiasme, et aujourd'hui, nous poursuivons l'aventure. Car un festival de cinéma, et un magazine qui l'accompagne, ne se vit pas en un seul souffle : il se déploie, se découvre, se savoure au fil des pages et des jours. Dans ce numéro, nous vous invitons à explorer la passerelle entre roman et films abordée par le festival des *Œillades*, ainsi que les chemins parfois sinueux des films initiatiques.

Donc n'hésitez plus : plongez dans le réalisme de Loquès, le travail de l'émotion de Peyre, l'humanité de Wandel. Ce numéro vous invite à explorer la violence glaciale de *La Condition*, la délicatesse poétique de *Véronique* et l'esthétisme multidimensionnel de *l'Engloutie*. Vous trouverez également des critiques, parfois piquantes, parfois tendres, mais toujours passionnées, qui prolongent les débats et nourrissent la curiosité.

Et parce qu'un magazine universitaire n'est pas qu'affaire de sérieux, notre mascotte revient pour vous guider à travers des catégories de films choisies avec malice ! Elle vous tend la main, vous fait sourire, et vous rappelle que la cinéphilie est aussi un jeu. Alors, que vous soyez lecteur d'un jour ou fidèle compagnon de cette aventure, laissez-vous porter par ces pages. Bienvenue dans ce deuxième pas. Que le regard s'aiguise, qu'il devienne plus tranchant, et qu'il nous apprenne à voir autrement.

Elwynn et Eleanor



Une ouverture aux possibilités

Le cinéma, c'est la création de nouvelles émotions, le rêve d'un ailleurs. Avez-vous déjà vu un film si puissant qu'il vous donnait envie de vous envoler pour changer de vie ? C'est l'idée des films initiatiques qui racontent la possibilité de se remettre en question et de bouleverser son existence. La naissance de cette catégorie de films n'est pas précise, elle s'est imposée petit à petit dans le cinéma à partir de la seconde moitié du XXe siècle. Il s'agit moins d'un genre que d'un thème récurrent dans le cinéma qui cherche à repousser les limites du possible et trouver des moyens d'introspection pour évoluer.

Dérivé du roman d'apprentissage, le film initiatique raconte l'histoire d'un protagoniste confronté au monde extérieur. Le personnage doit alors se remettre en question pour se faire une place dans ce monde, ce qui l'entraîne dans diverses épreuves de la vie qui vont lui permettre d'évoluer psychologiquement et de se trouver. Souvent, ce genre de films se concentre sur le passage à l'âge adulte et les difficultés que l'on peut rencontrer à ce moment-là. C'est un type de film qui parle de la quête de soi, de la perte de l'innocence et de l'errance dans un univers inconnu qui peut parfois nous paraître hostile.

Le film initiatique est souvent associé au "coming of age", un genre de film relatant la vie d'un enfant jusqu'à ce que celui-ci devienne finalement adulte, l'évolution ici est concrétisée dans la croissance de l'enfant et sa prise en maturité. Il peut aussi être associé au drame psychologique, qui relate un drame, comme son nom l'indique, et ce drame prend la place d'une passerelle vers le changement qui permet de se retrouver dans l'intimité des personnages pour comprendre comment ils font face à l'adversité et en quoi cela les transforme. Le film initiatique, quant à lui, se distingue en étant un peu plus intemporel et universel, englobant tous les types d'expériences face au besoin d'évolution. Encore à ce jour, le thème de l'initiation dans le cinéma fleurit afin de dédramatiser le changement et donner envie au public d'explorer de nouveaux horizons.



La librairie du Festival : un amour des livres

Si une petite escapade culturelle vous tente lors du festival des Œillades, la librairie du festival vous attend ! Cette année encore, Les Œillades réserve une surprise aux curieux : une librairie éphémère nichée dans le hall du cinéma SNA-Tarn, Salle Arcé, du mardi 18 au dimanche 23 novembre. Depuis environ cinq ans, cette librairie ajoute une nuance culturelle supplémentaire à ce festival. Les livres dialoguent avec les films, les prolongent, les éclairent autrement. En partenariat avec la librairie indépendante Clair-Obscur, cette vente de livres vous propose une plongée littéraire dans les longs-métrages qui sont au programme.

Envie d'explorer le classique qui a inspiré le film *L'Étranger* de François Ozon ? Une petite collection des textes d'Albert Camus vous est proposée, pour une lecture extensive de cet écrivain de l'absurde. Vous trouverez aussi Annie Ernaux, lauréate du Prix Nobel de Littérature et sujet du film *Écrire la vie : Annie Ernaux racontée par des lycéennes et lycéens* au programme ce mercredi. C'est un véritable cours de littérature qui se dessine, d'année en année, d'autant plus intéressant cette fois-ci avec le thème ARTS ET CINÉMA adopté pour cette 29^e édition des Œillades. Bref, de quoi flâner entre deux séances, discuter avec les organisateurs, ou repartir avec un souvenir inattendu.

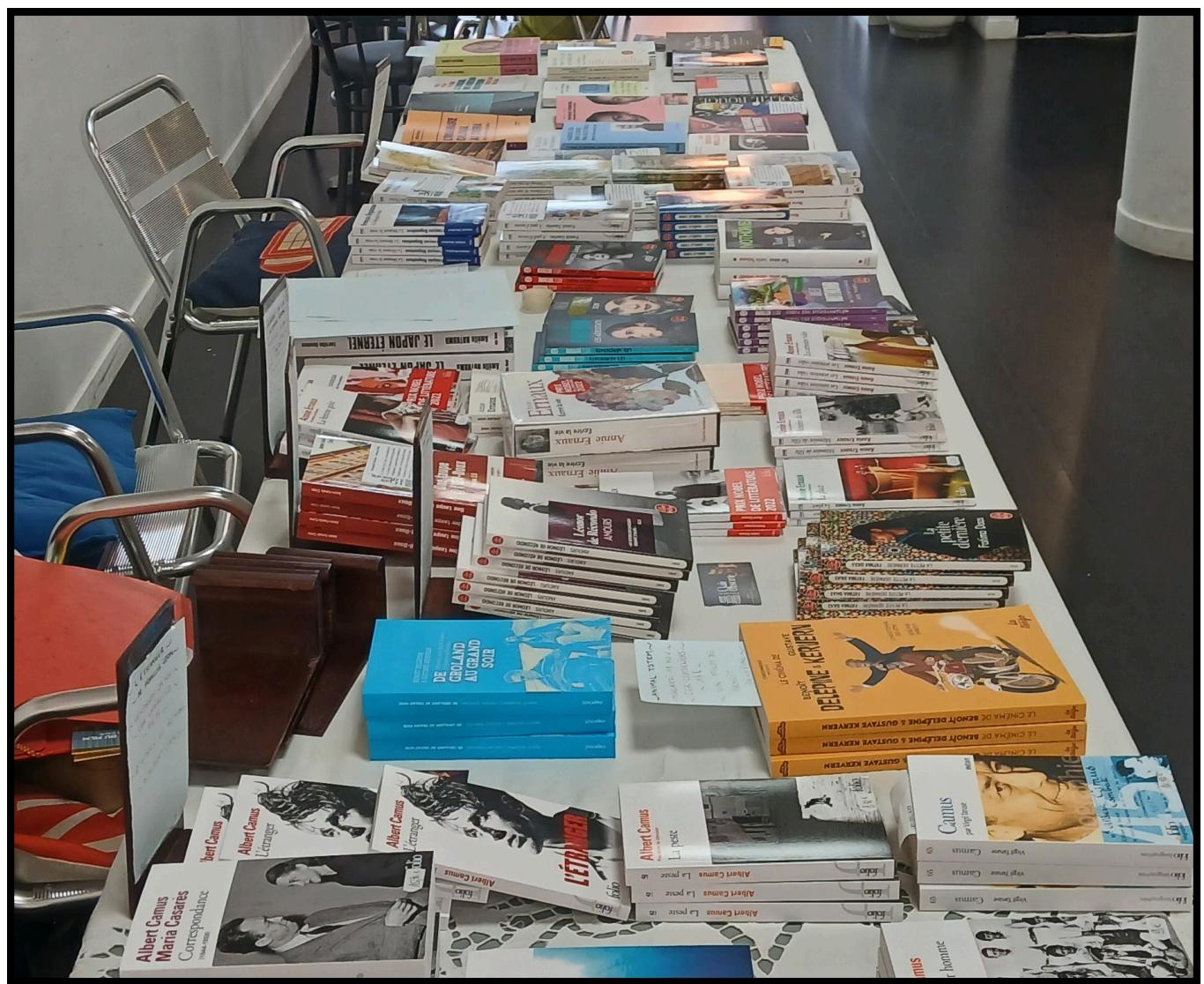
Certains livres sont une adaptation directe faite par l'auteur : c'est le cas du livre *Les Rêveurs*, dont l'adaptation de l'auteure-réalisatrice Isabelle Carré figure au grand écran ce mercredi à 9h15 au Cinéma CGR Lapérouse. Vous pourriez donc fouiller cette histoire pour tous ces détails deux fois ! Et puis, comment mentionner cette librairie sans se pencher sur d'autres textes, qui soulignent les travaux de ceux qui ont travaillé dans certains films, tels que Marie Nimier, scénariste du film *Barrage* ? Vous pourriez découvrir la plume de ce caméléon de l'écriture, et qui sait, peut-être ajouter une auteure à votre liste d'auteurs favoris.

Cinéphiles, ne vous inquiétez pas ! Des livres sur l'art du cinéma, choisis par la librairie Clair-Obscur, sont aussi en vente. Une sélection rigoureuse de livres, tant au niveau du thème que du contenu,

est proposée. Parmi eux, par exemple, des textes sur le conflit israélo-palestinien, que vous pourrez notamment retrouver dans le film *La voix de Hind Rajab* diffusé dimanche soir. Chaque projection trouve son écho sur papier, comme si les histoires racontées sur grand écran continuaient à vivre entre les pages. Et ce n'est pas réservé aux cinéphiles chevronnés : même les lecteurs du dimanche ou les amateurs de belles couvertures y trouveront de quoi nourrir leur curiosité.

Et puis, soyons honnêtes : il y a quelque chose de magique à voir les mots et les images se répondre, comme si le cinéma refusait de s'arrêter au générique de fin. Alors, si vous passez par le festival, prenez le temps de vous arrêter dans le hall. L'entrée est libre, les découvertes infinies... et qui sait ? Peut-être que votre plus beau souvenir des Œillades 2025 ne sera pas un film, mais un livre. Alors, n'hésitez plus ! Prenez votre marque-page des Œillades, et venez visiter cette petite librairie pour en ressortir avec un livre sous le bras !

Eleanor et Elwynn



Films en...



REPRISE



La révélation

Nino, un film de Pauline Loquès. Nino Clavel est un jeune homme en apparence tout à fait ordinaire: célibataire, dans un travail qu'il n'aime pas particulièrement et assez solitaire. Mais soudain, il voit sa vie bouleversée lorsqu'il apprend une nouvelle qui va tout changer.

Le film se scinde en deux ambiances distinctes. Il y a d'un côté les moments bruyants avec de la musique, les bruits de la ville, de la fête et de la vie. Puis, il y a les moments plus intimes, silencieux, seuls quelques chuchotements viennent briser ce silence. Ce contraste isole d'autant plus Nino, qui essaie de se trouver lui-même dans l'épreuve qu'il traverse.

Durant un week-end, on se concentre sur l'intimité de ce jeune homme et sa réconciliation avec ses amis et sa famille dans une quête de soi face à l'adversité. L'atmosphère de cette intimité est créée par la manière dont le film est tourné : partagé entre des gros plans qui s'attardent sur des détails, l'importance des paroles murmurées dans la nuit, des effets de reflets qui montrent Nino quelque peu déformé, en introspection, ou encore, des effets de floutage exprimant sa solitude.

D'autre part, le film cherche à nous plonger au cœur de la vie mondaine, dédramatisant ainsi, en quelque sorte, la situation de Nino. Les angles de caméra sont souvent centrés sur les visages des acteurs, mettant en valeur leurs émotions, leurs réactions et la douceur de leur simplicité. Il y a aussi parfois des plans fixes qui créent une pause dans l'épreuve endurée. De plus, l'histoire suivant Nino tout un week-end, les scènes de jour et de nuit forment un contraste visuel qui montre toute la diversité et la complexité du monde de Nino qui est en train de se métamorphoser. Nino se déplace aussi dans de nombreux lieux, extérieurs comme intérieurs, ce qui renforce cette idée de diversité.

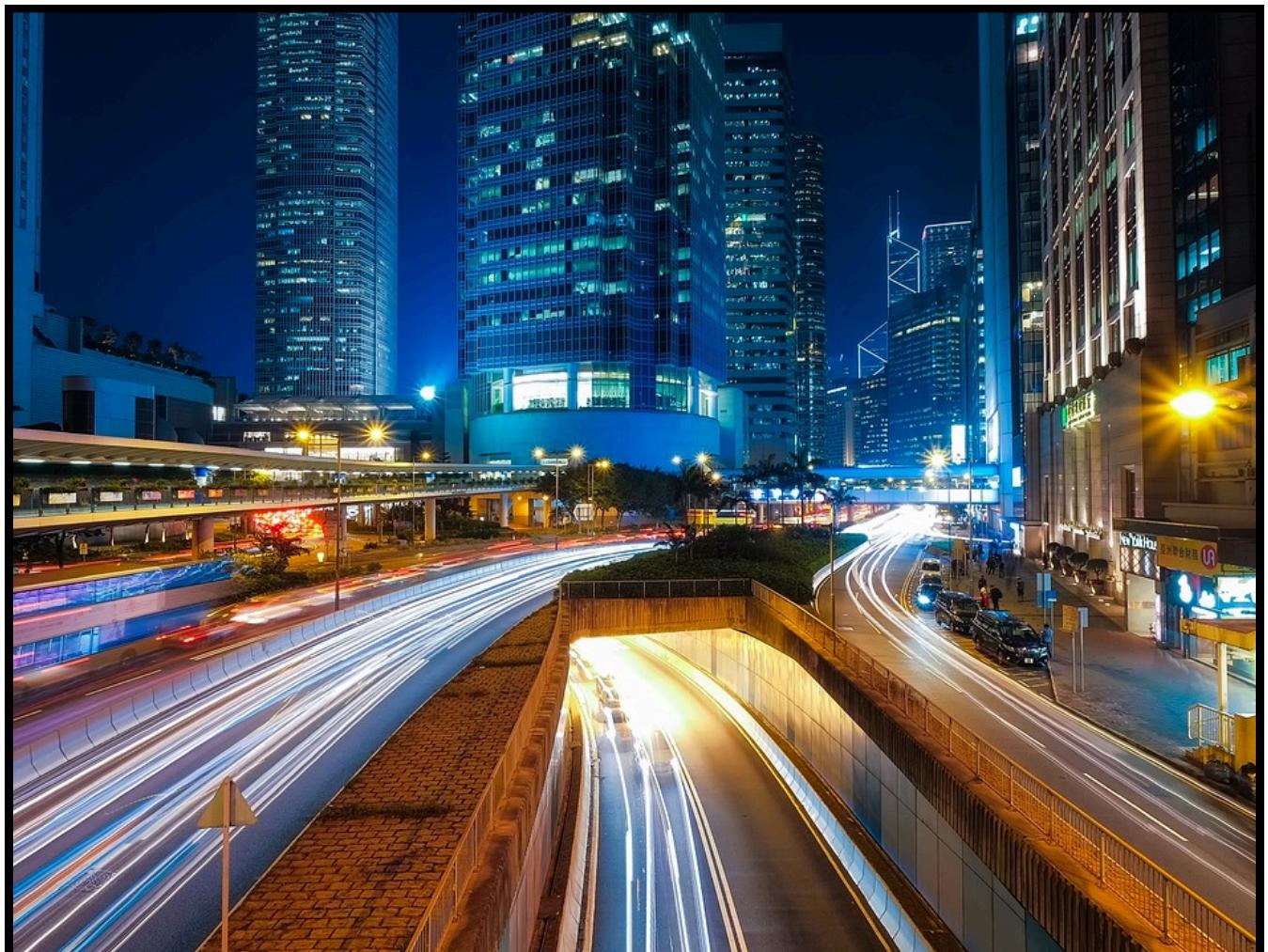
Le film véhicule un fort message d'amitié. Il montre la force des relations humaines lors des moments difficiles. Alors que Nino errait dans les rues de Paris sans but réel, se croyant seul dans

cette nouvelle épreuve, il réalise peu à peu que l'on n'est jamais réellement seul et qu'il suffit de s'ouvrir un peu afin de trouver quelqu'un à qui se confier.

Cependant, nous n'avons pas particulièrement apprécié ce film. Nous avons trouvé qu'il traînait un peu en longueur avec des moments beaucoup trop calmes où il ne se passait rien. On a un peu envie de secouer Nino, de lui faire accepter la réalité plus tôt, parce qu'il paraît un peu déconnecté. De plus, il ne nous a pas semblé y avoir une réelle conclusion à cette œuvre. Le film se contente de retracer le chemin de Nino vers l'acceptation de sa condition alors qu'il passe par diverses émotions. Les personnages de *Nino* sont assez touchants et veulent être présents pour leur ami, mais Nino lui-même est agaçant et manque de dynamisme, c'est pourquoi nous avons été quelque peu déçus par ce film.

Bien que nous admirions le réalisme de l'œuvre, il nous manque ce côté époustouflant du cinéma qui vient nous toucher en plein cœur, que ce soit par la force mentale du protagoniste ou bien par le côté dramatique des scènes. Or, ici le film est pleinement réaliste, peut-être un peu trop. Les amateurs de ce style aimeront très certainement, mais selon nous, ce genre de film serait probablement plus appréciable s'il avait été tourné comme un documentaire.

Jeanne et Coraline





Une mémoire des blessures

Il est rare qu'un premier long-métrage ose autant jouer avec nos émotions. *L'Épreuve du feu*, premier long-métrage d'Aurélien Peyre s'impose comme une expérience émotionnelle déroutante. Sur une île isolée, les personnages se succèdent et nous entraînent dans une oscillation affective entre amour, rejet et désillusions. Ce va-et-vient n'est pas un simple jeu narratif : il traduit la complexité des rapports humains marqués par le harcèlement, où la confiance se fissure et où l'image de l'autre reste instable, jamais définitivement acquise. Cette oscillation affective, presque cruelle, est devenue le véritable moteur du récit.

Ce va-et-vient n'est pas gratuit : il traduit la complexité des rapports humains marqués par le harcèlement. La confiance se fissure, l'image de l'autre se brouille, et rien ne reste stable. Le personnage principal concentre cette tension. Victime, bourreau, fragile, manipulateur... Il nous fait passer par toutes les émotions possibles. Et pourtant, malgré les revirements, malgré les instants où l'on voudrait le repousser, la projection s'achève sur un sentiment inattendu : la peine. Une peine profonde, presque douloureuse, face à ce qu'il incarne. Comme si, derrière ses contradictions, subsistait une blessure irréductible, une trace que rien ne peut effacer.

Car le film ne parle pas seulement d'une histoire individuelle : il met en lumière les séquelles du harcèlement, ces cicatrices invisibles qui ne disparaissent jamais vraiment. J'ai ressenti un véritable dégoût devant la manière dont ces répercussions s'infiltrent dans chaque geste, chaque relation et chaque silence. Le réalisateur, dans son premier essai, ose montrer que l'influence du harcèlement ne s'efface pas, qu'elle continue de hanter, de modeler, de détruire...

La mise en scène, sobre mais tendue, accentue cette impression d'instabilité. L'île, isolée et presque hors du temps, agit comme un miroir de nos émotions contradictoires. Et puis, au terme du récit, une inscription apparaît. Elle ne se contente pas de clore l'histoire : elle agit comme un hommage

discret, une réorientation poétique qui donne une profondeur nouvelle à tout ce que nous avons vu. Je ne la révélerai pas ici : elle mérite d'être découverte dans le silence de la salle, comme un dernier frisson.

L'Épreuve du feu ne cherche pas à séduire, il cherche à éprouver. Et il y parvient. On en sort troublé, partagé entre fascination et malaise, mais surtout conscient que les cicatrices du harcèlement ne cessent jamais de pousser en nous, comme des racines invisibles. *L'Épreuve du feu* nous confronte à la persistance des cicatrices et à l'ambivalence des émotions. Et c'est précisément cette ambivalence qui en fait une œuvre marquante.

Elwynn





Les pressions constantes d'une infirmière

L'intérêt d'Adam, réalisé par Laura Wandel, a été le film d'ouverture de la Semaine de la Critique de Cannes 2025. Il est de nouveau choisi en guise d'hommage pour être également le film inaugural de ce Festival des Œillades. Une décision qui annonce la couleur : celle d'un cinéma profondément humain, puissant et nécessaire. On suit une infirmière, Lucy, qui s'occupe d'un enfant de 4 ans, Adam, hospitalisé à la suite de problèmes de malnutrition. Sa mère, Rebecca, se bat pour avoir sa garde mais il est évident au fil du visionnage qu'elle est incapable de savoir ce qui est bon pour lui.

Ce film, à la limite du documentaire, nous plonge dans un service de pédiatrie, où les corps des enfants sont malades, où leur fragilité nous est dévoilée. Dès les premières minutes, la mise en scène s'affirme : le dispositif de la caméra à l'épaule choisit de coller au corps et au regard de Lucy, nous permettant d'adopter sa subjectivité. On nous montre plusieurs plans où elle marche de dos, comme si elle portait le poids de l'hôpital sur ses épaules. Les plans rapprochés mettent constamment le spectateur mal à l'aise, je me suis sentie aussi oppressée que Lucy dans cet environnement clos, étouffant.

Le film soulève une thématique sociétale essentielle, cristallisée par la mère en détresse : quelle est l'étendue du devoir de responsabilité d'une institution hospitalière vis-à-vis de l'entourage fragile de ses patients ? Lucy, d'une nature empathique, pense que le personnel se doit d'aider la mère, de gagner sa confiance pour guérir cette famille fragmentée. Elle fait pourtant face à plusieurs difficultés : le manque de moyen de l'hôpital et l'indifférence de certains collègues. Ce sont ces contraintes que le film dénonce à travers le suivi de Rebecca et d'Adam. Mais il montre aussi que face à ces obstacles, montrer de l'humanité et de la considération pour ces personnes brisées est le seul moyen de les aider à se reconstruire.

Ce qui m'a par ailleurs marqué dans ce film est l'absence de bande-son. En effet, ce parti pris permet de laisser entièrement place à l'émotion de la mise en scène. Cela permet aussi de s'immerger dans l'ambiance d'un hôpital, avec ses bruits environnants. Lorsque Lucy est dans les couloirs, on entend toujours un brouhaha qui marque l'activité, le rythme effréné du personnel. Cela plonge aussi le spectateur dans un stress perpétuel, notamment à l'entente de pleurs de bébé qui sont efficaces pour nous alarmer. Et puis lorsque se déroulent des moments intimes, l'absence de son permet de nous plonger entièrement dans la scène. J'ai trouvé que le film savait doser parfaitement ces moments de silence lorsque les personnages étaient en pleine réflexion.

À la fin du visionnage du film, il est impossible de ne pas s'émouvoir de la situation de ses trois personnages principaux, écrasés par le poids du système judiciaire et médical, et des failles humaines. Il est pour moi essentiel de voir *L'Intérêt d'Adam*, ne serait-ce que pour prendre la mesure des pressions éthiques et humaines qui pèsent sur le personnel soignant.

Asmah



Films en Avant-Première...



HORS COMPÉTITION



Comment aimer un homme violent ?

Comment aimer un homme violent, un homme qui réduit au silence nos droits, notre liberté et notre identité ? C'est la question que je me suis posée suite au visionnage de *La Condition*, le film réalisé par Jérôme Bonnell. A travers cette adaptation romanesque se reflète la société du XXème siècle, qui acceptait la domination masculine. Manipulation, emprise psychologique, abus de confiance, violence morale et physique : autant de termes qui décrivent le côté toxique d'André, un riche notaire, le mari de Victoire. Cet homme alimente son pouvoir par la peur, la menace et la manipulation, usant de son statut social comme d'une arme.

En 1908, les femmes sont considérées comme inexistantes : sans aucun droit, leur parole n'a pas de valeur si elle ne sert pas les intérêts masculins. Pourtant, au cœur de cette époque étouffante, trois femmes vont tenter de transcender cet ordre et de faire entendre leurs voix, jusqu'alors méprisées. Il y a d'abord Victoire, jeune femme qui tente de s'affranchir de l'emprise de son époux André. À ses côtés, Céleste, la bonne du couple, une jeune domestique qui est tragiquement liée à celui de ses maîtres. Enfin, la mère d'André, une femme âgée et muette, dont le silence et l'audace semble chargé de vérité. Sa présence silencieuse devient une métaphore puissante : celle des vérités que l'on voit, que l'on sait, mais que l'on n'ose jamais confronter.

Ce trio féminin se brise lorsque Céleste, violée et abusée par André, tombe enceinte. C'est alors, de manière égoïste, que le couple va arracher le nouveau-né des bras de sa mère, afin de profiter de son enfant. Le film explore les thématiques du viol, de la maternité, mais aussi de la solidarité féminine qui naît dans la douleur. Cette union née d'un drame devient leur force : cette fois, les femmes ne se contentent plus de survivre, elles se soutiennent, se protègent et osent défier l'autorité masculine qui les écrasait. Ainsi, les émotions réelles, masquées par les codes de la société, surgissent enfin. Elles se déploient, se heurtent, s'embrassent. « Quand un homme est brutal, c'est qu'il vous aime. » Cette citation, à la fois glaçante mais révélatrice, ne m'as pas laissée intacte car elle résume bien ces siècles passés à justifier la violence masculine.



Un documentaire refusant l'idolâtrie

Cette année, l'ouverture du Festival des Œillades est marquée par un choix audacieux, celui de présenter un documentaire singulier transcendant les genres : *Véronique*, signé Tom Volf. La chanteuse française Véronique Sanson est mise à l'honneur dans ce biopic qui, au-delà du simple portrait d'une artiste, se revendique comme une expérience cinématographique se mêlant au genre documentaire. Pour ce faire, le cadre de l'image est réduit et le passage du temps est matérialisé par l'affichage ponctuel de l'année en bas de l'écran, dans un souci de respect de la chronologie rythmée par la diffusion constante de la discographie de Véronique Sanson.

Le film s'ouvre sur l'éclat des néons, la brillance des paillettes et l'énergie d'une foule en délire. Toutefois, Volf ne tarde pas à déconstruire cette facette apparente de la célébrité par le biais d'un montage regroupant des archives de l'INA, mais également des vidéos personnelles de la chanteuse. Par l'usage d'un montage à la fois chronologique et thématique, le réalisateur nous guide des prémices de l'enfance jusqu'à l'apogée de l'artiste. La force de ce documentaire réside dans cette diversité des sources : entre interviews, vidéos de concerts ou encore films de famille. C'est une plongée dans la vie intime de Véronique Sanson où la musique et l'amour dominent. En effet, le choix de sous-titrer les paroles nous permet de redécouvrir leur profondeur et de saisir leur sens à la lumière d'une multitude d'archives retracant sa vie.

Toutefois, Tom Volf ne recule pas devant les zones d'ombre en présentant à l'écran la descente aux enfers de Véronique Sanson, entre drogue, alcool et violence. Sans voyeurisme, le film casse le tabou de l'addiction pour donner un sens nouveau à son œuvre. Toute romance est refusée par une utilisation méticuleuse d'archives, offrant une authenticité rare et nous laissant entrevoir toute une vie défiler sous nos yeux. Tom Volf signe avec *Véronique* un documentaire audacieux et respectueux du public en refusant de brosser le portrait d'une célébrité sans failles. Ainsi, il rend hommage à Véronique Sanson sans idolâtrie, nous présentant tant ses triomphes que ses défaites.

Films en Avant-Première...



EN COMPÉTITION



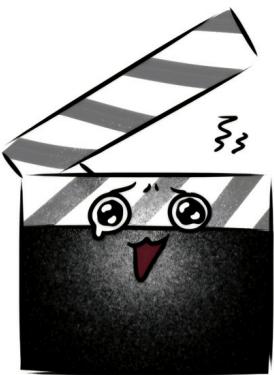
Les mystères de la montagne

Comment écrire une critique sur un si vaste film ? Louise Hémon nous livre dans *L'Engloutie* un conte multidimensionnel inspiré par les récits de membres de sa famille. Savoir et croyances, ces notions s'entrechoquent au travers de l'histoire d'Aimée, incarnée par Galatea Bellugi. Cette œuvre nous raconte son parcours d'enseignante dans un village de montagnes reculé dans les Hautes-Alpes, en 1899, pour éduquer les enfants. Seulement, son savoir est confronté à la culture et au folklore des villageois. Mais très vite, elle va être obligée d'apprendre à vivre comme eux pour survivre. C'est en voulant enseigner à autrui qu'Aimée finit par être elle-même éduquée par la montagne.

D'un point de vue esthétique, les décors sont vertigineux. Cependant, le plus notable reste l'attention portée à la lumière. Le film commence par une scène de nuit en pleine tempête, où seuls deux points lumineux se balançant sont visibles. À mesure qu'ils se rapprochent, on distingue les contours flous de personnes portant des lanternes. Il est intéressant de noter que toutes les lumières du film sont naturelles, la réalisatrice a souhaité filmer l'intégralité de l'œuvre sans projecteur, afin de nous donner une expérience visuelle plus brute et proche de l'époque. Les seules sources lumineuses sont le soleil, les flammes du feu et des lanternes, ainsi que la réverbération de la lune sur la neige.

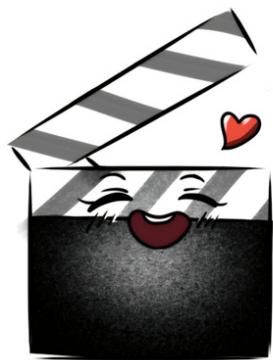
Ce film nous offre plusieurs interprétations. Tout d'abord par son titre *L'Engloutie*, nous nous demandons qui est l'engloutie ? Est-ce Aimée par la montagne ou bien le village par cette culture ? La fin est aussi ambiguë, on ne sait pas réellement ce qu'il s'y passe et ceci permet de laisser libre cours à notre imagination.

Finalement, bien que les sujets de la place de la femme, de la sorcellerie ou encore de la sexualité soient abordés, il nous semble difficile d'en parler sans pour autant dévoiler certains pans du film qui mériteraient que le spectateur les découvre directement en salle !



Le saviez-vous ?

Entre romans et films : une histoire d'adaptations



Après avoir feuilleté l'article consacré à la librairie du festival, laissez-vous à nouveau surprendre : ces lignes croisent les sujets, les font dialoguer, et peut-être y trouvez-vous encore votre bonheur.

On a tendance à croire que les livres et le cinéma ne parlent pas la même langue. L'un serait fait pour les lecteurs studieux, l'autre pour les spectateurs du samedi soir. Pourtant, ces deux arts se font des clins d'œil depuis longtemps : le cinéma adore adapter des romans, et certains films finissent même par se transformer en livres. Bref, entre papier et pellicule, c'est une histoire d'allers-retours.

Et pour ceux qui pensent que l'adaptation, c'est juste "un roman qu'on massacre en film", détrompez-vous ! Chaque passage du texte à l'écran est une traduction, avec ses choix, ses coupes et ses inventions. *Les Misérables* ont eu droit à des dizaines de versions filmées, *Harry Potter* a fait vibrer des générations, et *Le Seigneur des Anneaux* a prouvé qu'un monde entier pouvait passer du roman au blockbuster. À l'inverse, des films cultes comme *Star Wars* ou *Blade Runner* ont trouvé une seconde vie... en librairie.

Ce phénomène n'est pas nouveau : dès les débuts du cinéma muet, Georges Méliès s'amusait déjà à transposer des contes comme *Cendrillon* ou *Barbe-Bleue*. Plus tard, Hollywood s'est emparé de best-sellers pour en faire des succès planétaires : Autant en emporte le vent ou *Jurassic Park* ont marqué l'imaginaire collectif autant par leurs pages que par leurs images. Et dans l'autre sens, les "novelizations" des années 70–80 permettaient aux spectateurs de revivre leurs films préférés en version papier, parfois avec des détails absents de l'écran.

Ce qui est fascinant, c'est que littérature et cinéma partagent la même obsession : raconter. L'un avec des phrases, l'autre avec des plans, mais toujours pour nous faire voyager. Certains écrivains sont passés derrière la caméra comme Marguerite Duras, et certains cinéastes ont pris la plume comme François Truffaut. Comme si les frontières n'étaient qu'une illusion. Enfin, n'oublions pas que ces adaptations voyagent : *Les Misérables* ont été filmés en France, mais aussi au Japon ou en Inde. Preuve que les histoires dépassent les frontières, et que le dialogue entre livre et film est universel.

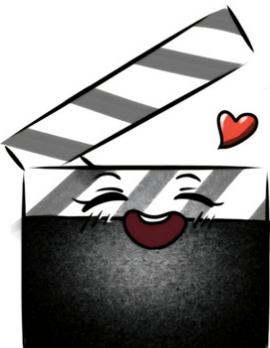
Et il n'y a pas que les grands classiques, les mangas avec *Death Note*, les bandes dessinées avec *Tintin*, ou même les jeux vidéo avec *The Witcher* ont franchi le pas vers l'écran. Au contraire, des

films comme *Into the Wild* ou *La Promesse de l'aube* ont prolongé leur vie en librairie, sous forme de récits ou d'essais. Les histoires circulent, se transforment, et trouvent toujours un nouveau support pour toucher le public.

Il n'y a d'ailleurs pas que les grands classiques internationaux : en France aussi, les passerelles sont nombreuses. Les aventures d'*Astérix et Obélix* ont fait rire des générations autant en BD qu'au cinéma. Le personnage d'*Arsène Lupin*, né sous la plume de Maurice Leblanc, continue de séduire avec ses multiples adaptations, jusqu'à la série Netflix qui l'a remis au goût du jour. Même des œuvres pour les plus littéraires d'entre nous, comme *La Princesse de Clèves*, *Germinal* ou encore *Le Rouge et Le Noir* ont trouvé leur chemin vers l'écran, preuve que l'imaginaire français se prête aussi bien à la lecture qu'à la projection.

Et cette année de nouveau, aux Œillades, ce dialogue prend une forme très concrète : la librairie du festival. Entre deux projections, on peut flâner parmi les rayons, retrouver les romans qui ont inspiré les films à l'affiche, ou découvrir des essais qui prolongent la réflexion. C'est une manière de rappeler que le cinéma ne vit pas seulement dans les salles obscures, mais aussi dans les pages qu'on tourne. Et que, finalement, lire et voir, c'est la même aventure : celle de se laisser raconter une histoire.

Elwynn



N'hésitez plus !
Allez explorer ce merveilleux
pont entre littérature et cinéma !

Suivez-nous sur les réseaux !

@oeilletton.champo

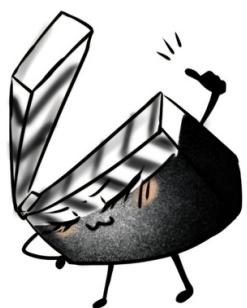


TikTok



@OEILLETON.CHAMPO

CÉRÉMONIE D'OUVERTURE



“Il y a des festivals qui existent et il y en a qui comptent : le Festival des Œillades fait partie de ceux-là.”

La programmation d'aujourd'hui :

Écrire la vie : Annie Ernaux racontée par des Lycéennes et Lycéens, 9h15

Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Les Rêveurs, 9h15 Cinéma CGR Lapérouse

Rosetta, 15h Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Planètes, 16h Cinéma CGR Lapérouse

Animal Totem, 18h Cinéma CGR Cordeliers

Promis le Ciel, 18h15 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

La Fonte des Glaces, 18h15 Cinéma CGR Lapérouse

On vous croit, 21h Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Sauvons les meubles, 21h15 Cinéma CGR Cordeliers

Des évènements à ne pas manquer !

Masterclass “Comment restaurer un film”, 16h-17h30

Musée Toulouse-Lautrec (entrée gratuite)



Elwynn

Eleanor

Séville

Coraline

Jade

Jeanne

Quentin

Margaux

Léa L.

Evaelle

Assya

Marie

Asmah

Axel

Un grand merci à l'équipe de ce numéro
de l'Œilleton !